

GAVAGAI

UN FILM DE
Ulrich KÖHLER

ET AUTRES MALENTENDUS

GOOD FORTUNE FILMS, SATOR KOLAKO & NEW STORY
PRODUCE

Jean-Christophe FOLLY

Maren EGGERT

Nathalie RICHARD

DISTRIBUTION

**new
story**

NEW STORY

CONTACT@NEW-STORY.EU / +33 1 82 83 58 90

2025 – ALLEMAGNE, FRANCE – 91 MIN

Matériel de presse téléchargeable : <https://www.new-story.eu/films/gavagai/>

AU CINÉMA LE 22 JUILLET

PRESSE

RENDEZ-VOUS

VIVIANA ANDRIANI

VIVIANA@RV-PRESS.COM / +33 6 80 16 81 39

AURÉLIE DARD

AURELIE@RV-PRESS.COM / +33 6 77 04 52 20



SYNOPSIS

Au cours du tournage chaotique d'une adaptation de *Médée au Sénégal*, l'actrice allemande Maja trouve refuge dans une liaison avec son partenaire Nourou. Quelques mois plus tard, ils se retrouvent à la première du film à Berlin. Les sentiments refont surface, mais un incident raciste vient troubler leurs retrouvailles. Tandis que la tragédie antique se joue à l'écran, un drame moderne se déploie dans la vie réelle.

ENTRETIEN AVEC ULRICH KÖHLER

Sur le cinéma, les contradictions et la joie de l'échec

Le titre du film, *Gavagai*, intrigue. Que signifie-t-il ? Pourquoi ce choix ?

Le titre rend hommage à mes études de philosophie inachevées. Dans une expérience de pensée célèbre, le philosophe Willard Van Orman Quine imagine un ethnologue rencontrant un inconnu dans la jungle. L'homme montre un lapin et crie : *Gavagai* ! Lapin ? Repas ? Grandes oreilles ? Sacré ? Quine montre ainsi combien la traduction est indéterminée : on ne sait jamais vraiment ce que quelqu'un veut dire. Moins on partage de contexte, plus on risque le malentendu. La communication, c'est le malentendu permanent. Et c'est de là que naissent la comédie et le drame.

La comédie est essentielle pour vous ?

Elle est inévitable ! Dès qu'on regarde lucidement ses propres travers : le réalisateur débordé, le sauveur blanc bien intentionné mais maladroit, la comédie surgit. Les moments où les idéaux se dissolvent dans la banalité quotidienne sont souvent drôles.

Votre film s'ouvre sur une scène visuellement puissante et conflictuelle, qui semble une parabole sur le pouvoir, la responsabilité, le colonialisme...

Vu de l'extérieur, faire un film est un processus absurdemement comique, mais pour ceux qui y travaillent, c'est souvent un drame existentiel. C'est un processus où les contradictions de l'action humaine deviennent visibles comme à travers une loupe. C'est pourquoi j'aime les films qui parlent du cinéma. Dans *Gavagai*, Caroline, la réalisatrice (Nathalie Richard), dirige le tournage, mais se sent sans cesse impuissante, soumise aux autres. Elle met en scène Médée comme une histoire d'exclusion et de privilège, tout en reproduisant le comportement autoritaire et les préjugés qu'elle prétend dénoncer.

Les conflits du film sont toujours plus complexes qu'ils ne le paraissent. Est-ce un principe de mise en scène ?

Gavagai explore les tensions entre origine, genre, race et privilège. Dans les milieux libéraux, nous aimons penser que nous sommes exempts de préjugés, mais il est facile de voir quand nos comportements contredisent nos idéaux, consciemment ou non.

Les conflits s'expriment aussi sur plusieurs niveaux. Le personnage de Jason est un bourreau dans le film, mais son interprète, Nourou, subit l'exclusion et la discrimination sur un autre plan. Avec Maja, c'est l'inverse : Médée est humiliée et rejetée en tant que réfugiée, tandis que Maja exerce son pouvoir de « sauveuse blanche » à Berlin. Ces jeux de miroirs entre la réalité sociale et la fiction sont au cœur du film.

La conférence de presse du film met en scène un moment surréaliste autour des questions d'identité.

Oui. À ce moment, le film bascule sur un plan méta, d'où l'exagération. Les questions auxquelles Caroline est confrontée pourraient aussi s'appliquer à *Gavagai* : qui a le droit de raconter une histoire ? Depuis quelle perspective ?

Le film parle aussi de privilèges perdus...

Exactement. Comme Médée, *Gavagai* raconte des personnages qui voient leurs privilèges s'effondrer. Au Sénégal, Nourou bénéficie d'un statut social et économique élevé. À Berlin, tout devient plus fragile. Bien qu'il soit la star d'un film sélectionné à la Berlinale, il subit un racisme ordinaire à l'hôtel et doit supporter les maladresses de Maja et Caroline. C'est un film sur les préjugés et les biais inconscients, sur l'identité et le pouvoir. Pour moi, les questions d'identité et de classe sont indissociables. Le film est dialectique : la politique identitaire rencontre la question de classe, les bonnes intentions rencontrent l'échec, et le drame côtoie la comédie.

Le film joue sur les contrastes entre Dakar et Berlin.

Oui. Dakar est foisonnante, pleine de vie. Berlin, au contraire, est froide, dominée par une architecture du pouvoir. Avec le film-dans-le-film, nous avons abandonné le réalisme pour quelque chose de théâtral. Caroline a pu s’amuser avec les costumes et les décors, mais la caméra, elle, ne devait jamais bouger : nous lui avons imposé un style « stalinien ». C’était amusant de trouver de la liberté dans cette rigidité. Et dans certains plans, nous avons volontairement sapé l’autorité de Caroline... voyons si elle s’en rend compte !

Caroline, c’est un peu vous ?

Peut-être... mais j’espère ne pas être aussi insupportable sur un plateau ! Caroline m’a aidé à garder la tête froide. Pour la première fois, j’ai utilisé une bande sonore : notre conseillère musicale a proposé une chanson pop des années 1960 des Shangri-Las, et j’ai été surpris de voir combien cette ballade sentimentale collait parfaitement à la rigueur de la Médée de Caroline. Avec *Gavagai*, j’ai pris plaisir à mélanger les genres, à jouer avec les attentes. J’ai même flirté avec le film noir pendant quelques minutes avant de revenir au mélodrame.

La narration passe d’un personnage à l’autre, parfois presque imperceptiblement.

Oui, j’aime cette idée du relais, comme dans la vie. Parfois, même la matière du film change de main, comme lorsque Nourou devient Médée : on passe de la marginalisation personnelle à la marginalisation mythique. C’est la ligne intérieure du film.

Vous revisitez le mythe de Médée. Quelle est votre lecture ?

J’ai toujours été fasciné par Médée, mais pas comme une meurtrière d’enfants jalouse et irrationnelle. Pour moi, c’est une femme qui refuse d’être victime. Le rejet la transforme en « sauvage ». Dans notre film, la réalisatrice transpose Médée en Afrique, où elle est rejetée par un peuple africain. Cette inversion vise à troubler les stéréotypes racistes, mais elle risque aussi de relativiser des siècles d’oppression des peuples africains par l’Europe. Caroline, elle,

refuse d’affronter cette contradiction. C’est l’avantage du film-dans-le-film : je pouvais prendre des risques artistiques, voire me tromper. Et personnellement, je trouve l’échec d’une expérience radicale bien plus passionnant qu’une œuvre « parfaite » ou qu’une série calibrée par algorithme.

Comment avez-vous travaillé le casting ?

J’ai parlé du projet à Jean-Christophe Folly avant même d’écrire le scénario. Nous nous connaissons depuis *Sleeping Sickness* (2011), et beaucoup de ce que nous avons vécu se retrouve dans *Gavagai*. Après la première du film, un agent de sécurité a voulu contrôler Jean-Christophe ; j’ai réagi comme un « sauveur blanc », et cela a tellement dégénéré qu’il a dû changer d’hôtel.

J’avais toujours voulu travailler avec Maren Eggert, et sur *Gavagai* j’ai senti que ce serait une belle rencontre. Et ce fut le cas : la chimie entre elle et Jean-Christophe a été immédiate. J’avais aussi déjà vu Maren jouer une magnifique Médée sur scène. Quant à Nathalie Richard, avec qui j’avais tourné *Sleeping Sickness*, je savais qu’elle plongerait sans peur dans le rôle de la réalisatrice.

Comment *Gavagai* se relie-t-il à *Sleeping Sickness* ?

Pour *Sleeping Sickness*, seuls mes plus proches collaborateurs européens m’ont accompagné au Cameroun. Je voulais travailler d’égal à égal avec l’équipe locale. Cela a bien fonctionné pendant la préparation, mais sous la pression du tournage et de la peur de l’échec, je me suis refermé dans ma « bulle » européenne, avec peu de contact avec l’équipe camerounaise. Finalement, nous avons reproduit les hiérarchies néocoloniales que le film dénonçait, comme Caroline dans *Gavagai*.

Quelles ont été vos influences pour *Gavagai* ?

Pour moi, Dakar reste la ville de Djibril Diop Mambéty et de son *Touki Bouki* (1973), une histoire de migration aussi joyeuse que subversive. Il y a d’ailleurs quelques clins d’œil visuels dans nos décors. L’humour, l’inventivité, la vitalité et même la liberté d’échouer de Mambéty m’ont profondément marqué.

BIOGRAPHIE D'ULRICH KÖHLER

Ulrich Köhler est né à Marbourg (Allemagne) en 1969. Il a étudié l'art à Quimper, en France, de 1989 à 1991, la philosophie puis la communication visuelle à l'école des beaux-arts d'Hambourg, période durant laquelle il a réalisé de nombreux courts métrages. Ses longs métrages *Bungalow* (2002) et *Montag* (2006) ont été présentés dans de nombreux festivals et ont reçu des prix en Allemagne et à l'étranger. *La maladie du sommeil* (2011) a remporté l'Ours d'argent de la meilleure réalisation à la Berlinale la même année, et *In my room* (2018) a été présenté au Festival de Cannes dans la section « Un certain regard ». Il a également réalisé *A voluntary year* (2019) en collaboration avec Henner Winckler, présenté en compétition au Festival de Locarno.



FILMOGRAPHIE

2025 - *GAVAGAI*
New York Film Festival 2025

2011 — *LA MALADIE DU SOMMEIL*
Berlinale 2011 — Ours d'argent de la meilleure réalisation

2019 - *A VOLUNTARY YEAR / DAS FREIWILLIGE JAHR*
Co-réalisé avec Henner Winckler
Locarno 2019 — Compétition internationale

2018 — *IN MY ROOM*
Cannes Film Festival 2018 - Un Certain Regard

2006 - *MONTAG*
Berlinale 2006 - Forum

2002 — *BUNGALOW*
Berlinale 2002 - Panorama

BIOGRAPHIE DE JEAN-CHRISTOPHE FOLLY

Jean-Christophe Folly a été formé au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris et a construit sa carrière entre cinéma d'auteur, théâtre et télévision. À l'écran il a travaillé avec des cinéastes tels que Ruben Östlund (*Sans filtre*, Palme d'or), Claire Denis (*35 rhums* – 2008), Ulrich Köhler (*La Maladie du sommeil*), Léonor Serraille (*Jeune femme* – 2017 ; *Un petit frère*, en Compétition, Cannes 2022), Patrick Mario Bernard et Pierre Trividic (*L'Angle mort*, Sélection ACID, Cannes 2019), Pascal Tagnati

(*I Comete*, Sélection ACID, Cannes 2021), ainsi qu'Alice Vial (*L'âme idéale* – 2025). Sur scène, il a joué sous la direction d'Élise Vigier, Jean Bellorini, Pascal Tagnati et Robert Wilson. En parallèle, il développe également ses propres créations (*Salade, tomate, oignons* et *Sensuelle*). On le retrouvera bientôt dans *Jésus Léopard* de Patrick Mario Bernard et Pierre Trividic.



BIOGRAPHIE DE MAREN EGGERT

Née à Hambourg, Maren Eggert est l'une des actrices les plus reconnues de la scène allemande, autant au théâtre qu'au cinéma ou à la télévision. Formée à l'école Otto Falckenberg de Munich, elle est membre de la troupe du Deutsches Theater Berlin depuis 2009, et se fait connaître du grand public dans *Das Experiment* de Oliver Hirschbiegel (2001) et dans la série *Borowski*. Maren est récompensée par un prix d'interprétation à la Berlinale et un Lola d'or pour son rôle principal dans *I'm your man* (2021) de Maria

Schrader, film choisi pour représenter l'Allemagne aux Oscars 2022. Maren collabore régulièrement avec des metteurs en scène et cinéastes de premier plan, dont Angela Schanelec (*Marseille* – 2003, *Orly* – 2010, *Der Traumhafte Weg* – 2016, *J'étais à la maison, mais...* – Berlinale 2019). Elle a été récemment à l'affiche de *Le moineau dans la cheminée* de Ramon Zürche (Locarno, 2024).



BIOGRAPHIE DE NATHALIE RICHARD

Nathalie Richard débute sa carrière comme danseuse à New York avant d'être diplômée du Conservatoire d'art dramatique en 1986. Révélée au cinéma par Jacques Rivette dans *La Bande des quatre* (1989) qui lui vaudra le prix Michel-Simon, elle développe un parcours marqué par des collaborations fidèles avec de nombreux cinéastes, parmi lesquels Dominique Choisy (*Confort moderne* – 2000 ; *Les Fraises des bois* – 2012 ; *Ma vie avec James Dean* – 2017), Marie Vermillard (*Eau douce* – 1997), Cédric Kahn, Ilan Duran Cohen (*La Confusion des genres* – 2000), Catherine Corsini (*Les Amoureux* – 1994), ainsi que Bertrand Mandico, avec lequel elle tourne à plusieurs reprises (*Les Garçons sauvage* – 2017, *Conann* – 2023, *Nous les barbares* – 2023). Elle travaille également avec Olivier Assayas, Michael Haneke, François Ozon et Martin Provost. En 2021, elle est nommée aux British Independent Film Awards pour

After Love (2020) d'Aleem Khan. On la retrouve aussi à la télévision, notamment dans *Zone à défendre* (2023, Disney+) de Romain Cogitore et la série *D'argent et de sang* (2023, Canal+) de Xavier Giannoli.

Au théâtre, Nathalie Richard a interprété plus d'une trentaine de rôles, du répertoire classique au contemporain, sous la direction de metteurs en scène tels que Simon Stone, Anne Théron ou Jean-René Lemoine.

Ces dernières années, on la retrouve au cinéma dans *Le Règne animal* (Cannes 2023 – Un certain regard) de Thomas Cailley, *L'Amour et les Forêts* (Cannes 2023 – Cannes Première) de Valérie Donzelli.



LISTE ARTISTIQUE

JEAN-CHRISTOPHE FOLLY : Nourou

MAREN EGGERT : Maja

NATHALIE RICHARD : Caroline

ANNA DIAKHERE THIANDOUM : Aïta

LISTE TECHNIQUE

Réalisation et Scénario : ULRICH KÖHLER

Directeur de la photographie : PATRICK ORTH

Décors : REINHILD BLASCHKE, OUMAR SALL

Montage : LORNA HOEFLER STEFFEN

Costumes : BIRGITT KILIAN

Son : JULIEN SICART, ANDREAS HILDEBRANDT, SIMON APOSTOLOU

Production : SUTOR KOLONKO

Co-production : GOOD FORTUNE FILMS

